

Richard Abibon

Y a-t-il un « acte analytique » ?

à propos de l'émission d' Adèle Van Reth sur "le pouvoir de la parole : "parler est ce agir?"

L'invité du jour :

François Recanati, philosophe du langage, professeur au Collège de France, directeur de recherche émérite au CNRS, directeur d'études émérite à l'EHESS

Notion de "performatif"

Le mot de "performatif" vient de l'anglais "to perform" qui veut dire qu'il y a une action qu'on accomplit. J. L. Austin est le principal introducteur dans la philosophie contemporaine au vingtième siècle de cette notion. Pour lui, un performatif a deux sens : le plus important, c'est précisément l'idée d'un énoncé qui se rapporte à un état de choses dans le monde, mais, au lieu de cet état de choses qui existe indépendamment de l'énoncé qui le décrit, c'est l'énoncé lui-même qui crée l'état de choses dont il parle... Exemple : "Je te baptise", le baptême advient à partir du moment où il est prononcé.

François Recanati

Parler, acte social

Le sens général d'énoncé performatif intéressait J. L. Austin : l'idée qu'à chaque fois qu'on parle, on fait une action. Parler, ça n'est pas rien. C'est un acte social : on s'adresse à quelqu'un dans un contexte et on crée toujours quelque chose. Il y a au moins la réalité du discours qui advient à travers le discours lui-même. Et cette idée que le discours est action, c'était une idée assez nouvelle dans la philosophie du langage, en tout cas dans le type de philosophie du langage dont sont issus des gens comme J. L. Austin au milieu du vingtième siècle, c'était un philosophe du langage ordinaire.

François Recanati

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/le-pouvoir-de-la-parole-14-parler-est-ce-agir>

Mon commentaire

François Recanati cite Searles : si, devant un œuf, je dis « cet œuf est cuit », comment se fait -il qu'il ne soit pas cuit ?

Ici se tient la limite du performatif dont on a fait si grand cas, notamment Lacan. L'exemple princeps que l'on donne, c'est la phrase que prononce le maire ou le curé : « vous êtes maintenant mari et femme ». C'est une phrase symbolique qui opère sur du symbole, car

dans la réalité, strictement rien n'est changé, surtout aujourd'hui où les gens habitent souvent déjà ensemble lorsqu'ils décident de se marier. Cette phrase entérine un engagement que les époux ont déjà pris l'un envers l'autre. Par la cérémonie, ils ne font que rendre publique leur décision en faisant intervenir une autorité tierce, qui est non seulement le maire et le curé, mais aussi la famille et les amis. Au-delà des deux témoins officiels, on prend tous ces gens à témoins de l'affection que l'on se porte.

C'est la raison même pour laquelle je n'ai pas divorcé une semaine après mon mariage, car ça n'allait pas du tout. Mais je n'ai pas osé affronter ma famille qui aurait pu m'accuser d'instabilité affective ou je ne sais quoi. Comme quoi, le symbole a une certaine force dans la réalité.

Cela rejoint l'origine même de ce qu'on appelle symbole. Chez les anciens grecs le συμβολον était une médaille de terre cuite que deux amis brisaient ensemble gardant chacun par devers eux l'une des moitiés. Ainsi même leurs descendants qui ne se connaissent pas, en faisant coïncider les deux moitiés de la brisure, pourraient témoigner au-delà de la mort d'une amitié ou d'un amour, bref, d'une libido qui a circulé.

Ceci va dans le sens de ce que je soutiens du symbolique comme équivalent de l'affect.

Cet acte du maire ou du curé va-t-il permettre l'acte sexuel ? autrefois, et encore aujourd'hui dans certaines cultures, il est impensable qu'il en soit autrement. Dans la civilisation occidentale, nous savons bien qu'il n'en est plus ainsi. Aux Indes, par contre, faire l'amour hors mariage est encore interdit par la loi et les contrevenants s'exposent à de lourdes peines, outre l'opprobre de tout l'entourage

Mais cela pose néanmoins la question du rapport entre l'acte performatif de l'autorité et l'acte sexuel en tant qu'il témoignerait d'un engagement symbolique. Lacan énonce de façon paradoxale la problématique (de l'Acte) dans « La logique du fantasme ». Paraphrasant Barbey d'Aurevilly (sur le Purgatoire) il dit : « Le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas d'acte sexuel. » Formule qui deviendra en d'autres endroits « il n'y a pas de rapport sexuel », posant sans le dire une équivalence de l'acte et du rapport.

Je vais laisser de côté cet aspect pour l'instant.

La question se pose de l'acte de parole c'est-à-dire de qualifier l'énonciation d'acte. C'est d'autant plus crucial pour la psychanalyse. Elle a été créé par Freud au départ dans un but de guérison, ce qu'il avait déjà abandonnée en chemin. Si guérison il y a, c'est de surcroit. C'est-à-dire que parfois cela fonctionne, parfois non. Comme je l'ai dit plus haut, la parole performative en tant que symbolique, ne vaut que dans le champ symbolique. Si un symptôme est le symbole d'un mal être, alors la parole peut produire l'effet symbolique inverse que celui qui avait transformé une parole non dite en symptôme douloureux. Mais le symbolique ne peut rien contre une cassure de membre ou une blessure résultant d'un accident, ni contre une maladie organique dûment identifiée par la médecine. Dans ces cas-là, mieux vaut faire confiance en la médecine, même si le fait d'être en bonne forme psychique peut aider à la rapidité de la guérison.

Lorsque Charcot découvre le pouvoir de la parole, il constate que, dans l'hypnose, il peut lever une paralysie ou une insensibilité. Mais... ça marche d'autant mieux que c'est lui qui a suggéré auparavant au sujet d'éprouver un tel symptôme. Ici, la parole est absolument performative : une fois dite, elle est suivie d'un acte dans la réalité du corps, pour autant que cette réalité avait été symboliquement détournée par une parole de la même personne placée sur un piédestal par les malades. Mais lorsque la paralysie ou l'insensibilité est là avant, sa parole est moins performante car il n'a pas accès aux conditions symboliques qui ont déclenché le symptôme. C'est ce à quoi Freud va s'attaquer en demandant aux « patients » de pratiquer l'association libre.

Mais Freud c'est aperçu des limites de sa démarche, disant à la fin de sa vie que « la psychanalyse est plus un moyen d'exploration de l'inconscient qu'une méthode thérapeutique ».

Il n'empêche, même si parfois le symptôme ne cède pas, le sujet se sent quand même mieux après une analyse car, par sa parole sur ses rêves et son histoire, il a reconstruit son être de sujet. Symboliquement, il s'est mis au monde par lui-même, réalisant le vœu pourtant absurde de remplacer ses parents lors de sa conception.

Sa parole a-t-elle été un acte ? Sa naissance oui, car dans la réalité, avant, il n'existe pas et ensuite il existe, et toute son existence va contribuer à modifier le cours de la réalité, au moins la sienne et celle de ses proches. Mais sa parole en analyse, si elle le met au monde une nouvelle fois, il s'agit cette fois d'un symbole dans le monde du symbolique. Mieux : il s'agit d'une imagination féconde qui symbolise sa nouvelle place dans le monde, celle qu'il s'est fait par lui-même.

En ce sens, oui, sa parole a été un acte.

Mais que faire alors de l'interdit du passage à l'acte qui conditionne l'efficacité de cette parole ? l'emploi du même mot prête pour le moins à confusion.

Ceci remet en place la question de l'acte sexuel, dans la mesure où on peut l'appeler aussi rapport.

Il faut donc réfléchir sur le mot acte et la notion qu'il emporte avec lui. Puisque d'Adèle Van Reth et son invité le font, je le fais avec eux par les outils qui sont les miens.

En miroir inverse du performatif, Récanati fait remarquer qu'il y a des actes qui sont des paroles : l'acte de saluer quelqu'un en soulevant son chapeau, faire des signes à quelqu'un d'éloigné pour lui faire comprendre quelque chose. Il s'agit toujours de symboles dans le champ du symbolique. Ça ne crée pas à proprement parler quelque chose, si ce n'est de la communication. Il existe des foules de signes effectués par des gestes qui, pris dans un contexte culturel, transmettent un message. On connaît les cornes en Sicile et le doigt d'honneur partout ailleurs en occident.

Dans ma façon de concevoir le cursus d'une analyse, le sujet est le fruit de ce rapport sexuel imaginaire avec l'analyste, sur lequel s'est transféré son désir de se concevoir lui-même à la place de ses parents. Ce rapport sexuel n'est pas un acte sexuel. Pourtant, dans le sens performatif, cette symbolique est un acte, puisqu'elle produit le sujet, qui dans l'histoire a pu se rendre compte de ce qu'il n'y avait pas de rapport entre ce qu'un homme veut et ce qu'une femme veut, pas plus qu'il n'y a de rapport entre ce que ses parents voulaient pour lui et ce qu'il veut pour lui-même.

Mais cela est passé par cette même épreuve qui a dû être affrontée dans la réalité de l'histoire de chacun : l'interdit du passage à l'acte avec la mère, transférée dans l'interdit du passage à l'acte avec l'analyste. C'est le respect de cette limite et sa découverte dans le dire, qui produit l'acte de naissance du sujet : paradoxe. C'est de ne pas acter que le sujet peut naître de son acte de parole. Dit autrement, c'est du rapport sexuel avec l'analyste (rapport imaginaire) que peut se symboliser le rapport (imaginaire) entre les sexes nommé castration, dans la mesure même où ce rapport ne se concrétise pas en acte.

Ce non-acte se peaufine dans l'analyse par l'éprouvé, dans la répétition de cette découverte, que le mot n'est pas la chose, ce qui est le contraire même du performatif. C'est une façon de découvrir que la parole miraculeuse n'existe pas : « seigneur, dit seulement une parole et je serai guéri ». Encore une fois oui, si le symptôme est un symbole qu'un autre symbole peut lever, et si les sujets concernés baignent dans la même croyance. Et ce n'est pas toujours le cas, car le sujet tient à certains symboles comme faisant partie de son identité, fussent-ils des symptômes. L'oeuf n'est pas cuit du simple fait que je lui dise d'être cuit. Si on y a cru, on est cuit.

Cependant tout sujet éprouve de l'allégement à la découverte de ceci, que les mots ne sont pas des choses, et que par conséquent, ils n'ont pas valeur d'acte ! je peux rêver de tuer mon père et de coucher avec ma mère, je peux le dire et justement, je m'en faisais un drame

parce que je croyais que les mots étaient des choses, que les représentations avaient valeur d'acte. Quelle libération de s'apercevoir que je peux le dire sans qu'il ne se passe rien ! c'est ainsi que je peux parvenir à cette représentation de la scène primitive par laquelle je vais me concevoir symboliquement en niant imaginairement ma mère ! je peux rêver de la castration et m'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'une imagination de mon enfance, certes toujours à l'œuvre, mais pas dans la réalité. Ainsi, si je suis un garçon, je peux vivre avec une menace de castration devenue très atténuée du fait de ma compréhension de son caractère imaginaire. Si je suis une fille, je peux vivre bien plus allégrement en ayant compris que cette diminution corporelle, à condition de l'avoir reconnue dans les tréfonds de l'inconscient, n'était que fantasme, et qu'il n'y avait donc aucune réduction. Attention, ça ne marche pas si cette reconnaissance de la spécificité du féminin est le fait d'une adhésion aux thèses féministes : la symbolisation consciente laisse intouché le fantasme inconscient qui continue de faire son travail de sape.

Cela peut servir au contraire la résistance, dans le sens où la croyance à une valeur performative de la parole prolonge l'interdit posée sur celle-ci : si je parle de castration je risque de la faire advenir ; si je parle du meurtre du père (ou de la mère) ça risque d'arriver ; si je parle d'inceste, je risque de m'en rendre coupable. Exactement comme la parole de monsieur le maire qui fait advenir le mariage.

Dans tous les cas, le soulagement vient se soutenir de l'interdit du passage à l'acte, dans son acception la plus vaste : la parole n'est pas un acte.

Je suis parti de cette idée que la parole en psychanalyse est l'acte par lequel se produit le sujet ... pour en venir à cette nécessité, que c'est de ne plus croire en cette valeur d'acte que la parole prendra la valeur de l'acte revendiqué.

Ce pourquoi il n'y pas lieu de parler d'acte analytique : l'ambiguïté du mot risque de jouer dans le sens du performatif, contre son sens purement symbolique. Mais reconnaître le paradoxe devrait aller dans le sens d'un détachement du mot et de la chose, métaphore de la naissance par détachement du sujet de la mère, du phallus du corps, et prise d'indépendance de la parole subjective contre les discours imposés par les parents et les maîtres.

Ayant écouté l'émission d'Adèle van Reth sur la parole qui guérit, avec Colette Soler, j'ai suivi le fil de cette série en m'arrêtant sur l'épisode 2 « Quand la parole ne suffit pas : les stoïciens au secours de l'éologie ».

L'impuissance est cœur de cette émission : « L'éologie et l'inaction ? C'est un cas de déchirement entre ce qu'on sait qu'on doit faire et ce qu'on ne fait pas. C'est quelque chose qui était discuté et théorisé dans l'Antiquité sous le nom d'"akrasia", qu'on peut traduire par impuissance et qu'on ré-analyse parfois dans la philosophie contemporaine en termes de faiblesse de la volonté : comment expliquer que nous savons ce que nous devons faire, nous avons un certain nombre d'objectifs dont nous pensons qu'ils sont bons, mais nous ne les réalisons pas ». Thomas Bénatouïl (professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université de Lille et membre de l'UMR Savoirs, Textes, Langage) On nous fait entendre Nicolas Hulot annonçant sa démission du gouvernement : aveu d'impuissance. Tous les jours on nous annonce une prédiction catastrophique de la part des scientifiques, et ces prédictions sont de plus en plus dramatiques. Et nous faisons de moins en moins. Pourquoi ? certains invoqueront le système capitaliste, d'autres notre folie de la consommation, l'un n'empêchant pas l'autre. Nous sommes tous pris là-dedans : nous sommes scandalisés de l'inaction des politiques et des grandes entreprises, mais nous sommes bien contents de prendre l'avion pour aller au bout du monde, nous sommes bien heureux de notre nouveau 4X4 (enfin, pas moi, j'ai pas de voiture), d'avoir l'eau chaude sur l'évier à un prix dérisoire, d'avoir la clim en été, et ainsi de suite. En redescendant à l'échelle purement individuelle, celui qui sait qu'il devrait arrêter de fumer

ou de boire, et qui ne le fait pas, celui qui trompe sa femme (ou son mari) et ne peut s'en empêcher...les exemples sont légion, de ce que les grecs appelaient donc « impuissance de la volonté ».

On nous cite l'exemple de Médée tuant ses enfants. Elle dit elle-même (dans le texte d'Euripide) qu'elle sait ce qui serait le bien : laisser vivre ses enfants. Mais elle ne peut pas empêcher cette pulsion de vengeance contre Jason qu'elle ressent en elle. Et elle les tue. L'explication donnée par les stoïciens, c'est que nous serions divisés, doubles : une personne raisonnable et une autre qui ne l'est pas.

Le mot d'inconscient n'a pas été prononcé une seule fois dans l'émission. Pourtant je fais crédit à Adèle Van Reth d'en connaître un rayon, puisque le lendemain elle invitait Colette Soler, et ce n'est pas la première fois.

Une fois muni de ce mot, nous pourrons comprendre plus facilement l'aspect individuel de la question : l'impuissance de la volonté, concerne la volonté consciente et néglige l'aspect du désir inconscient. L'appétence au plaisir est trop forte, fusse-t-elle meurrière pour soi-même et pour les autres. Je rappelle ici ma conception de la pulsion de mort, comme narcissisme du sujet de l'inconscient, parfois en opposition avec le narcissisme du moi conscient. J'avais donné l'exemple d'Antigone, qui se fait valoir comme gardienne des traditions, au mépris de la rationalité qui lui ferait considérer que, d'enterrer son frère privé de sépulture par Créon, lui ferait encourir la peine capitale.

D'aucuns feront appel à la morale via la religion, ou pas, voire à la religion bouddhiste qui recommande l'extinction des passions, donc de la volonté. Mais pour cela, il faut une sacrée volonté ! jusqu'à une certaine psychanalyse qui considère la fin de l'analyse comme la perte de l'objet.

En ce qui concerne l'écologie, les appels moraux sont légions, ne serait-ce que ceux lancés par Greta Thunberg. Tout le monde (sauf le président Trump) nous recommande la renonciation aux objets, exactement comme les stoïciens de l'antiquité et tant de morales diverses depuis. Des objets que nous ne sommes pas près de lâcher, en dépit, comme Antigone et Médée des conséquences dramatiques que nous connaissons bien. Les objets ne sont pas forcément matériels : ils incluent dans leur cohorte les objets d'amour et de désir que sont les personnes humaines. Mais les objets matériels n'ont, au fond, de valeur à nos yeux que lorsqu'ils représentent des personnes que nous aimons.

Je rappelle ici l'histoire de Woody Allen chez le psychanalyste. Il se plaint depuis des années sur son divan : « rrraaah, je suis petit, je suis moche je suis timide, je n'arrive à rien avec les nanas ». Il détaille cela dans tous les incidents de sa vie, pendant des années. Un jour le psychanalyste en a marre et il lui tient ce discours : « écoutez, dans votre cas, il y a un moyen bien simple pour séduire les nanas : achetez une voiture de sport, rouge, un cabriolet, bien puissant. Vous verrez toutes les nanas accourir à vos pieds ». Woody ne se sent plus pisser ! « c'est vrai !? vous êtes sûr ? ça va marcher ??? » Alors le psychanalyste se penche sur lui pour le regarder mieux, et il ajoute : « oui, euh, dans votre cas, achetez-en deux ! » Faut pas être grand clerc pour comprendre que la belle bagnole (ou la belle moto, ou la belle maison, ou le diplôme prestigieux, le talent exceptionnel, la beauté et, quoiqu'il en soit, le compte en banque bien garni) est un symbole du phallus : le truc en plus.

Voilà ce qui se cache derrière la deuxième personnalité du clivage. Celle qui, malgré toute morale ou toute raison nous pousse vers l'achat inconsidéré et le comportement absurde. Ça pousse aussi certains, à l'inverse, vers l'anorexie (je ne veux rien manger) et l'ascétisme (je veux la paix de l'âme en ne voulant plus rien). Ils sont plus rares, les premières étant décriées comme pathologiques, les second encensés comme modèle. Faut pas être grand clerc non plus

pour se rendre compte qu'il s'agit cette fois de privilégier le non-objet et le non-vouloir comme symboles d'une force d'âme tout aussi phallique.

Bon je n'ai aucune recette ni aucune morale et je suis pas optimiste, c'est tout.

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/le-pouvoir-de-la-parole-24-quand-la-parole-ne-suffit-pas-les-stoiciens-au-secours-de-lecologie?fbclid=IwAR1tS3fVghay-yla923SBmdGNsYAj8LEMVyRoV7XxN6L4kdFnc68Sw6xhW4>

La parole qui guérit ?

https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/le-pouvoir-de-la-parole-34-quand-dire-cest-guerir?fbclid=IwAR3x3T0f8Id-WEhnfr9w_pUHQjEmblxrPRazEvu32ct3QTaGalGIQ86_leM

ça commence par Lacan qui parle. De sa voix théâtrale, il énonce : "la vérité touche au Réel! " c'est si théâtralisé qu'on se dit, putain, le mec il en connaît un rayon ! et cette formule ! "la vérité touche au Réel" ça c'est fort quand même. Oui ben non : c'est là où on se laisse avoir. je me suis laissé avoir longtemps jusqu'à ce que j'ai fait ma propre expérience du Réel. la vérité touche au Réel, oui, au sens où elle n'est pas le Réel mais elle se tient au bord. il s'agit de la castration et de l'Oedipe. Mais ce n'est pas ça que Lacan veut dire. lui, il dit bien que ça touche au Réel comme tel. Or il n'y a aucune vérité dans le Réel, car il n'y a aucun mensonge non plus. C'est en deçà du dicible et donc hors de portée du jugement : vrai ou faux. il en fait le noyau de ce qui ne peut que se mi-dire, mais le Réel ne peut pas se mi-dire, il ne se dit pas du tout.

Au fait, que la vérité puisse se dire ou se mi dire, c'est pas du tout ma préoccupation. C'est une préoccupation de philosophe, ça. Ou de religieux. Moi, je raconte ce qui m'arrive, c'est tout. Comme Freud dans la *Traumdeutung*, qui ne se pose pas non plus la question de la vérité de ses rêves et de leurs interprétations par lui-même.

Ma vérité est celle de la science, car je suis rigoureusement la méthode scientifique, même si mon propos n'est pas objectif : il est résolument subjectif, puisqu'il émane de ma vérité de sujet, ce qui fait que mon propos n'est pas scientifique. cette double affirmation est vraie dans son ensemble.

En incluant ainsi une proposition et son contraire, je ne suis pas dans la logique classique, mais dans la logique de l'inconscient, qui admet la contradiction. ce qui fait que mon propos est vrai au regard de cette logique-là.

Cela ne veut pas dire que je m'autorise à dire tout est son contraire tout le temps. une théorie se doit d'être cohérente et en articulation avec une pratique, ce qui ne souffre pas la contradiction. Mon propos n'est pas contradictoire avec l'affirmation que l'inconscient admet la contradiction, car j'en témoigne dans l'analyse de mes rêves, toujours remise en question par l'analyse du rêve

suivant. il y a là une cohérence entre la théorie et cette pratique de la psychanalyse, cohérence qui est aussi une non contradiction.

L'imaginaire a une très haute valeur pour moi; il est vrai qu'il est imaginaire, et que de ce fait il rend compte de la vérité du fantasme, dont la découverte est un des fondements de la psychanalyse.

Par contraste l'importance accordée par Lacan et à sa suite, par Colette Soler, au langage, amène cette dernière à citer l'exemple : les noms du père, les non dupes errent. Ce qui a jeté des milliers d'analystes sur la piste des jeux de mots en cascades, y compris là où il n'y en a pas. Non, quand je parle du concert d'hier soir ou de la liste des commissions, ou de Heidegger et d'Aristote, je ne laisse pas parler l'inconscient. Il n'est pas dans mes mots à mon insu : je le refoule soigneusement, et il n'est plus accessible.

Colette Soler parle de la langue comme une imposition. ça nous est imposé à la naissance, et la façon dont on parle de nous avec, bien entendu, ce dont il est impossible de ne pas tenir compte pour s'y conformer ou pour s'en détacher, c'est selon. OK. mais la langue est commune à tous ceux qui parlent la même langue. elle soutient néanmoins que l'inconscient n'est pas collectif : ça c'est une parole imposée venant du fin fond de la querelle entre Freud et Jung, largement reprise par Lacan. l'inconscient collectif de Jung est la notion incontournablement combattue par les freudiens et les lacaniens. Pourtant il suffit de Lire Freud pour reconnaître qu'il fait un catalogue des symboles communs à toute la culture. Ce fut un débat fondamental entre Freud et lui même , dont j'ai rendu compte dans les vidéos sur "introduction à la psychanalyse" dans laquelle le fondateur de la psychanalyse s'interroge longuement sur la possibilité d'interpréter les rêves de manière objective, grâce à des grilles de lecture, entre autres. Il se rend compte que ce n'est pas possible car chaque sujet développe ses associations propres. Néanmoins il le fait dans le cadre de ces associations communes.

il y a donc une dialectique constante entre les symboles partagés par tous et ceux qui sont absolument propre à un sujet. c'est ce dont je me suis rendu compte en permanence à l'analyse de mes rêves, en comparaison de ceux des autre : il y a des symboles usités par les autres en lesquels je me reconnaît et puis il y a ceux qu'ils ont fabriqué à leur seul usage. Or, Colette Soler reprend cette antienne qui ne dit pas son nom ("anti Jung") comme une représentation commune de tous les freudiens et lacaniens. Ce faisant, par la pratique de ce qu'elle dit, elle colle au contraire de ce qu'elle dit : il y a bien là un inconscient collectif qui consiste à se ranger ensemble sous la bannière de Freud contre jung, un Freud mal compris, car à l'examen des textes, il n'est pas si loin que ça de Jung.

D'ailleurs, quand elle dit que "la langue sait", elle se situe (comme Lacan qui l'a dit avant elle) du côté de Jung sans le dire et surtout sans le savoir, en contradiction avec de qu'elle dit explicitement sur l'absolue singularité de toute parole.

Elle est parlée, donc, pour reprendre une formule de Lacan.

Elle l'est aussi lorsqu'elle affirme : la parole est un acte. Elle reprend sans critique la parole de Lacan. Cette confusion, je n'hésite pas à dire que c'est une des plus grandes erreurs du lacanisme, car que peut-on faire, dans ce cas, de l'interdit du passage à l'acte, plus précisément l'interdit du passage à l'acte incestueux, si on sort que toute parole est un acte ? comment se repérer après ça? ça revient à étendre le performatif à toute expression verbale , autrement dit à accréditer la

magie. Ça revient, soit à débrider tous les comportements, soit à interdire toutes les paroles : si on dit que toute parole est un acte et si l'acte incestueux est interdit alors il n'est plus question d'en parler ni même de le penser. Ça donne en effet cette psychanalyse actuelle dans laquelle les fondamentaux de l'inconscient, l'Oedipe et castration, sont devenus de simples vieilleries dans lesquelles peu se reconnaissent. Il suffit d'avoir parlé, même de la pluie et du beau temps (ou d'Aristote de d'Heidegger, c'est pareil) et hop on a fait une analyse.

•

Catherine Bell je comprends ce que vous me dites tout en ne comprenant pas bien la "méthode" (qui est celle de la science expérimentale il me semble?) mais qui ne peut en référer ici qu'à l'inconscient ce qui rend le terrain si mouvant qu'en dehors de la "logique de l'inconscient" et de l'imaginaire , on ne peut jamais tirer aucune " constante" qui serve d'appui à l'expérimental / les appuis ne peuvent donc être que les classiques et constants retours à la castration et à l'Oedipe qui pourtant ne s'ex-priment pas de la même façon dans les différents types sociaux/ sociétés/ aires géographiques / qui évoluent constamment : montrez le même film à un américain ou à un russe ou à un amérindien et les réactions seront bien différentes ... Le langage est si mouvant qu'une génération suffit pour qu'on ait du mal à se comprendre (visible en ce moment dans nos banlieues) Avec le langage qui bouge le socle de l'inconscient est mouvant lui aussi / ce qui rend toute interprétation bien fragile - et donc la relation analysé/analysant très relative aussi ... l'expérimental ici est une fiction que je ne dis pas inopérante, mais remise entre les mains d'une "rencontre" (bien souvent fondée sur un malentendu)/ Je pense que JL arrivait presque à la même conclusion que vous / il a eu la chance de ne s'adresser qu'à une certaine catégorie de gens plutôt intellos et avec un socle culturel commun (dont le philosophique) d'où sa notoriété de chercheur et de penseur/ mais il disait qu'un chamane dans son geste faisait le truc aussi à sa façon - comme d'ailleurs dans les koans - des sortes de rituels, de raccourcis gestuels ancrés dans le sacré ou (et) le poétique

"Richard Abibon : on ne peut jamais tirer aucune " constante" qui serve d'appui à l'expérimental " mais si. Dans l'ensemble de mes rêves, je trouve des constantes, au-delà de l'apparence toujours mouvante . Et, mieux, je trouve ces mêmes constantes dans les rêves que publient de nombreuses personnes sur ma page.

"constants retours à la castration et à l'Oedipe qui pourtant ne s'ex-priment pas de la même façon dans les différents types sociaux/ sociétés/ aires géographiques / qui évoluent constamment : montrez le même film à un américain ou à un russe ou à un amérindien et les réactions seront bien différentes ..." :

voyez le page "anthropologie et psychanalyse " de mon site :

: <https://unepsychanalyse.com/anthropologie-et-psychanalyse/>

vous y verrez l'analyse de nombreux films venus de partout, s'appuyant sur des légendes ethniques de nombreux pays qui montrent l'universalité de ces fondamentaux. Maintenant la réaction de chaque personne à un même film peut bien être différente ça dépend du degré de refoulement de chacun. Ce qui se respecte, bien évidemment.

UNEPSYCHANALYSE.COM

Anthropologie et psychanalyse

"Le langage est si mouvant qu'une génération suffit pour qu'on ait du mal à se comprendre (visible en ce moment dans nos banlieues)" ben c'est curieux alors que Freud ait su comprendre le mythe d'Oedipe qui remonte au fin fond des temps. c'est curieux que Levi Strauss ait compris des mythes aussi différents que ceux des peuplades d'Amazonie et ceux de Papouasie. c'est curieux que moi aussi j'en comprenne d'autres auxquels Ni Freud ni Levi Strauss n'ont eu accès.

"l'expérimental ici est une fiction que je ne dis pas inopérante, mais remise entre les mains d'une "rencontre" (bien souvent fondée sur un malentendu)" là , il faudrait autre chose qu'une simple affirmation

d'une seule phrase pour le démontrer. Moi je publie des rêves toutes les semaines depuis des années (bien 20 ans). des analyse de films et de mythes extraterritoriaux depuis des années (pareil). D'autres ont suivi cette voie , et on peut le lire sur ma page.

2

"je pense que JL arrivait presque à la même conclusion que vous" : vous pensez à tort : moi, j'arrive à des conclusions très différentes de ce que raconte Jacques Lacan. et justement c'est de le connaître à fond, mais d'avoir fait confiance à la pratique expérimentale que j'ai pu me dégager de ses conclusions pour parvenir aux miennes qui ne sont donc pas dictées par un penseur, aussi célèbre soit-il, mais bien par l'expérience.

1

- "mais il disait qu'un chamane... ". ben voilà : moi, je suis sorti du "il disait", et en général du jakadi, pour passer au "je dis", ce qui n'est pas affirmation gratuite ou référence à quelque penseur que ce soit mais effet de l'expérience.

1

Dimanche 17 novembre 2019